



Dalila Arpin interviewe Marie-Hélène Blancard

Marie-Hélène Blancard, psychanalyste à Paris, membre de l'ECF et de l'AMP / AME, AE de 2012 à 2015, a choisi pour « Lacan sens dessus dessous » une phrase de Lacan extraite du Séminaire *L'Envers de la psychanalyse* :
« [la femme] porte vers le plus-de-jour, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même »¹.

Dalila Arpin — Marie-Hélène, la phrase que tu as choisi de commenter pour nous nous situe dans l'après-coup des J49, « Femmes en Psychanalyse ». Alors, pourquoi cette phrase ?

Marie-Hélène Blancard — C'est une phrase que j'ai découverte il y a longtemps, je dirais une vingtaine d'années. Au fur et à mesure que je lisais les séminaires de Lacan, que je les étudiais, j'ai eu l'occasion de lire ce Séminaire XVII qui pour moi est très évocateur car c'est le séminaire qu'il a fait en soixante huit. C'est le moment où moi-même suis arrivée à l'Université, à l'université de Nanterre. C'était ma première année, j'étais très jeune, j'avais dix-sept ans. Et le fait qu'il ait mis Daniel Cohn-Bendit en couverture avec les CRS est évidemment pour moi évocateur d'une époque qui a été charnière entre ma scolarité au lycée Molière et mon entrée à l'université de Nanterre l'année 1967-1968. Donc ça a été aussi formateur, à tous points de vue, ça fait aussi partie de ma formation entre autres, politique, ça fait partie des choses qui m'ont marquée et édifiée sur ce qui a été quand même un grand bouleversement dans l'histoire des idées, de la féminité, d'énormément de choses, de l'être, des changements dans la condition des femmes. Ce Séminaire je l'ai toujours beaucoup aimé, je pense qu'il a pour moi une place particulière. Et dans ce Séminaire, Lacan avance que Freud nous abandonne sur ce point de la jouissance féminine et cette phrase articulée « la femme plonge ses racines dans la jouissance comme la fleur » m'a beaucoup frappée parce que je trouvais qu'on pouvait y entendre, à une époque où je n'étais pas complètement familière avec tout ça encore, le point sur lequel Freud s'arrête, sur lequel ça achoppe, sur lequel il nous a abandonnés. Il s'essouffle, il arrive au bout de ses possibilités avec la réaction thérapeutique négative. Il y a une jouissance qui résiste au traitement et qui résiste à tout, sur laquelle la psychanalyse vient buter, qui n'est peut-être pas tant finalement le roc de la castration comme il le disait mais bien plutôt, ou en tout cas, derrière ce roc de la castration, il y a effectivement la question de la jouissance, et la jouissance féminine.

D. A. — C'est intéressant de faire le lien entre la réaction thérapeutique négative et cette jouissance féminine qui est restée insondée par Freud.

M.-H. B. — Il l'entrevoit vaguement puisque, dans le cas Dora, quand il le reprend plus tard en 1923, il entr'aperçoit l'erreur qu'il a faite, ce qu'il n'a pas voulu voir et surtout entendre, qui était le rapport de Dora à la féminité, à Mme K, à ce que lui, avait pris pour homosexualité féminine qui était plutôt de l'ordre de cette jouissance indicible.

¹ Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 89.

D. A. — En même temps c'est une phrase qui est très belle, elle est métaphorique. Elle compare la femme à la fleur et en même temps elle lui donne des racines.

M.-H. B. — Pour des tas de raisons, poétiques bien sûr – j'ai tout de même une formation littéraire – je reste attachée à des choses comme ça de l'ordre de la beauté du style, et cette phrase de Lacan m'a toujours beaucoup plu et accrochée. Et je crois que je l'ai reprise dans beaucoup de travaux, dans beaucoup de textes écrits, dans des conférences que j'ai faites aussi. Je pense qu'elle m'a servi un peu de vecteur, de fil rouge dans mon parcours, pour aller chercher ce qu'est cette jouissance et on voit bien qu'au fil de son enseignement Lacan va en découvrir différents aspects. Là il met en valeur la répétition et le plus-de-jouir, mais après il y aura, dans le Séminaire XX la jouissance féminine du côté de Dieu, La femme et S(A) et ensuite il y aura à la fin la jouissance de l'Un.

D. A. — On peut dire c'est une phrase qui a une valeur d'antécédent, une phrase à un moment charnière de Lacan qui va marquer un point de passage. C'est très intéressant. J'aime beaucoup repérer les premières occurrences ou parfois les ébauches de notions qui vont être développées chez Lacan plus tard.

M.-H. B. — À partir de là, j'ai beaucoup travaillé sur la question de la jouissance absolue et de la jouissance relative, qui se trouve dans les Séminaires postérieurs, *L'Envers de la psychanalyse* et *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. On trouve plusieurs fois cette assertion de Lacan, qui indique que l'hystérique méprise la jouissance phallique, du côté de la jouissance relative, limitée par la castration, et comment elle s'attache à la jouissance absolue, la jouissance d'un Autre non barré. Cela je l'avais déjà repéré dans le Séminaire *Le Transfert*. Ainsi, quand il écrit le mathème de l'hystérique, il l'écrit avec un Autre, un grand A non barré : le rapport de petit *a* sur *moins phi*, le rapport de la castration et du corps comme visant la jouissance d'un Autre absolu, qui peut être Dieu, La femme... C'est une façon de faire exister une entité comme ça, le Père de la horde, un Autre d'exception qui ne serait pas marqué par la castration.

D. A. — Et qu'on pourrait aussi lier, tu dis, à l'Autre femme chez l'hystérique ?

M.-H. B. — C'est une question que j'ai reprise dans un numéro de *Midite*, lorsque j'ai travaillé pour la rubrique « L'Autre femme ». Dans ma cure, c'était effectivement l'Autre femme, une occurrence de l'Autre femme qu'incarnait ma grand-mère, mais ça pouvait aussi être l'Autre homme séducteur version Don Juan, c'est-à-dire celui qui peut posséder, une par une, toutes les femmes. L'homme d'exception était incarné dans ma famille par des artistes, des intellectuels, notamment Picasso dont ma famille a été proche à une époque. Il y avait un mythe, un fantasme qui s'attachait à l'Autre absolu avec ces deux visages, côté homme et côté femme. Cela a été un point important dans ma cure, un point qui m'a amenée au dénouement lorsque j'ai pu en saisir effectivement la logique, et faire chuter ça. Donc cette question de la jouissance absolue, au mépris des petites jouissances relatives et notamment au mépris de la jouissance phallique, c'est une question que j'avais articulée à la jouissance de la privation, sans m'apercevoir jusqu'à une époque récente qu'au fond la jouissance de la privation dont on parle tant est finalement un choix de jouissance, non pas du côté de la castration mais de la privation de jouissance phallique. Eh bien, c'est en définitive une modalité de la jouissance féminine, réellement. C'est le versant le plus commun, qui peut s'apercevoir pratiquement dans toutes les cures d'hystériques, me semble-t-il. Dans notre pratique on entend ça quasiment tous les jours.

D. A. — Effectivement, dans les phrases qui suivent, Lacan met l'accent sur le fait que c'est par rapport à cette jouissance que va se produire la sexuation. Il dit, le petit garçon va se distinguer de cette jouissance qui est étrangère à la mère, et la femme elle, va la prendre pour elle. Il dit justement qu'il fait de ça l'axe de la différence sexuelle. C'est ce qui est intéressant dans les phrases qui suivent. Il dit que la femme va se définir de deux façons, d'un côté par rapport à ce qu'elle n'est pas, elle n'est pas un garçon, mais en même temps comme celle qui va prendre en compte cette jouissance...

M.-H. B. — Il y a là un passage de l'être à l'avoir, par ce point-là, avec la manière dont ça se distribue du côté de l'homme et du côté de la femme.

D. A. — C'est une phrase importante en effet...

M.-H. B. — Pour moi ça été un point pivot, déjà une articulation entre Freud et Lacan mais ensuite quelque chose qui permet, si on tire le fil de la bobine, de dévider toute la théorie de la fin de l'enseignement de Lacan. Le Séminaire XVII marque aussi un tournant jusqu'au Séminaire XX et au-delà, vers le Sinthome.

D. A. — Effectivement, et on peut aussi dire, comme tu l'annonçais au début, que cette jouissance absolue, dont il parle ici est un petit peu ce que nous apprend Jacques-Alain Miller dans son cours « L'Un-Tout-Seul », le modèle de la jouissance elle-même, parce que dans son tout dernier enseignement, Lacan va carrément parler d'une jouissance illimitée qui affecte tous les êtres parlants et dont le modèle est la jouissance féminine, non ?

M.-H. B. — Tout à fait. Il y a une autre phrase qui s'articule à celle-ci pour moi, et sur laquelle j'ai travaillé dans d'autres textes. C'est plus tardif, ça peut se rattacher aussi à ce qu'on a travaillé ces dernières années du côté de l'hystérique : quand Lacan parle, dans son texte *Joyce le symptôme*, « des hystériques, hystériques symptômes de femmes »². J'avais écrit quelque chose là-dessus pour le numéro 100 de *La Cause du désir*. J.-A. Miller dit finalement que là, on a le bout du parcours. Là, il passe de l'Autre absolu à l'Un, à l'Un-tout-seul qui est effectivement le modèle, le prototype de la jouissance qui vaut pour tous, dont il dit que Lacan l'a établi effectivement sur le modèle de la jouissance féminine, illimitée. Il s'agit de faire de l'Un quelque chose qui se tienne, c'est-à-dire « qui se compte sans être »³, une toute petite phrase qui se trouve à la fin du chapitre qui va se terminer sur ce que Jacques-Alain Miller nous a appris de très précieux autour du mystère du corps parlant. C'est juste après cette petite phrase que Lacan termine en disant : « le réel, dirais-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient »⁴, c'est-à-dire la phrase dont J.-A. Miller avait fait l'axe du Congrès de l'AMP à Rio. Dans ce paragraphe, Lacan dit exactement : « faire de l'Un quelque chose qui se tienne, c'est-à-dire qui se compte sans être ». Là on a la distinction très fine qu'a faite J.-A. Miller dans son cours entre la question de l'être – avec toutes les modalités que cela peut prendre dans une cure au travers des semblants, du fantasme, de toutes ces modalités fictionnelles qui sont des fictions de l'être –, et puis ce point qu'on peut attraper à la fin éventuellement – c'est de l'ordre de la contingence – du côté de ce qui fait *ek-sistence*. Il s'agit de faire de l'Un ce point de réel qui échappe aux fictions de l'être, qui est du

² Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 569.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 118.

⁴ *Ibid.*

côté de l'existence et qui fonde le sujet dans son rapport à la jouissance et dans son rapport au corps parlant, vivant.

D. A. — C'est ça l'Un tout seul, l'Un tout seul est déjà ébauché d'une certaine façon dans le Séminaire XVII.

M.-H. B. — D'une certaine manière.

D. A. — C'est le fil qu'il va développer après, effectivement, il y a déjà une ébauche de quelque chose de cet ordre-là.

M.-H. B. — Oui, dès qu'on est dans la jouissance illimitée, effectivement cette question est déjà en filigrane, en gésine, présente.

D. A. — Et aussi dans cette partie du chapitre où il y a cette phrase, où Lacan termine en disant que c'est ça qui fait la matrice du discours politique. Il y a aussi un joint avec le politique, qu'est-ce que tu peux nous dire de ça ?

M.-H. B. — Là on retrouve ce que je disais de soixante huit, et de ce qui a été mis en couverture, le combat de Cohn-Bendit. Qu'est-ce que je dirais de ça ? Est-ce que ça voudrait dire que le discours politique est un discours sur la jouissance ?

D. A. — Je pense qu'il y a quelque chose comme ça, parce qu'il donne un peu déjà l'idée que toutes les activités humaines tournent autour de ça. J'ai un peu l'impression qu'on pouvait penser à ça, quand il dit un peu plus loin que « ce discours a un rapport à ça ».

M.-H. B. — Sans doute est-ce cette jouissance-là, désordonnée, que le discours du maître tente d'ordonner. La confrontation de Cohn-Bendit avec les CRS, on voit bien là un antagonisme avec une tentative de juguler ça, de le recadrer d'une manière ou d'une autre par la loi, le signifiant-maître, etc. Mais au fond ça échappe toujours.

D. A. — C'est peut-être pour ça que Freud disait déjà que gouverner, enseigner et psychanalyser étaient des tâches impossibles, parce qu'on se heurte à un réel et là, on peut faire le lien avec cette jouissance illimitée qui ne se laisse pas vraiment apprivoiser.

M.-H. B. — En même temps, Lacan en soixante huit a été extrêmement prudent, il a toujours dit aux étudiants qu'ils devaient se rendre compte du mauvais pas dans lequel ils se mettaient, parce qu'évidemment il allait y avoir un retour de bâton et que le discours du maître allait en sortir renforcé. Il voyait bien comment tout cela allait se dialectiser, se terminer. Finalement ce qui a été intéressant dans soixante huit – plus que la pseudo-révolution, bourgeoise ou pas, dont tous les groupes politiques discutaient – c'était une révolution des idées, qu'on retrouve aujourd'hui notamment avec tous les mouvements féministes, contre les violences faites aux femmes, le mouvement #Me Too, etc. On y retrouve aussi cette racine, reprise telle quelle. Aujourd'hui aussi il y a des excès, on voit bien comment, dès l'instant qu'on milite en faveur des femmes, on se trompe entre ce qui est de l'ordre de la jouissance phallique et ce qui est de l'ordre du féminin. Souvent on se fourvoie... Les femmes adorent brandir le phallus.

D. A. — Eh oui, c'est ça le problème avec certains courants du féminisme, à force de vouloir faire de la femme l'égal de l'homme, on finit par tomber dans un combat pour la jouissance phallique. Les femmes méconnaissent ce qui leur est propre...

M.-H. B. — L'aspect militant pousse à ça, à reprendre le flambeau...

D. A. — Les insignes.

M.-H. B. — Oui, à faire l'homme, à s'emparer des insignes...

D. A. — C'est la grande originalité de la psychanalyse par rapport à la conception de la féminité qui donne à la femme un statut singulier, une jouissance à elle, une jouissance différente, ce qui n'est pas le cas dans d'autres discours.

M.-H. B. — C'est ça, en même temps différente et profondément singulière, c'est-à-dire que chacune a à trouver sa solution par rapport à ce qui est en excès. Parce que « jouissance féminine » pourrait faire croire que c'est une sorte de bloc, de catégorie ou d'entité un peu fourre-tout dans lequel les femmes pourraient se retrouver en ayant un point commun. On entend parler régulièrement de sororité, entre femmes on se comprend, tout ça fait partie d'un fantasme...

D. A. — C'est ça, de faire un ensemble, comme l'ensemble des hommes.

M.-H. B. — Alors que ça échoue toujours. Evidemment, c'est la profonde singularité de chacune qui fait que ça échoue à se collectiviser même s'il peut y avoir des points communs ou, dans le combat, des revendications sur lesquelles on peut se retrouver.

D. A. — On peut entendre pourquoi une femme se sent lésée ou diffamée à certains moments mais les *pas-toutes*, c'est aussi ça, qu'elles ne font pas un tout.

M.-H. B. — Il y a par exemple cette femme marocaine, qui est militante féministe et avocate. Elle a été emprisonnée, soi-disant pour s'être fait avorter – ce qu'elle nie absolument – parce qu'elle affichait une certaine liberté dans sa vie avec son compagnon. Elle a finalement été graciée par le roi. Depuis qu'elle est sortie de prison, elle dit que c'est en tant que femme qu'elle a été diffamée et déshonorée, et pas seulement en tant qu'avocate ou militante des droits des femmes. Il y a quelque chose, là, qui atteint l'être femme profondément.

D. A. — C'est ça, c'est sûr ça effectivement qu'on va s'attaquer à ce qu'elle a de féminin...

M.-H. B. — Je trouve intéressant de voir ce qui surgit aujourd'hui, notamment dans des cultures différentes de la nôtre, dans les pays orientaux... Parce que j'ai voyagé en Iran, je suis le combat des femmes iraniennes pour être libres de s'habiller comme elles veulent, et de se dévoiler. Et c'est très intéressant de voir comment ce mouvement est parti d'une femme qui a osé un mercredi se dévoiler sur une place et attacher son voile au bout d'un bâton, puis comment ça a fait série, c'est-à-dire deux, puis trois, puis dix, puis cent. Et tous les mercredis, elles se dévoilent dans différents endroits de Téhéran, c'est évidemment toujours dans des grandes villes que cela se produit. Ce mouvement fait tache d'huile et le plus étonnant c'est que récemment il y a des hommes qui les soutiennent. En fait, elles ont davantage affaire à l'hostilité des femmes plus âgées qui sont très religieuses, qu'à l'hostilité des hommes – pas tous évidemment. Certains hommes les soutiennent en portant le voile, pour inverser la question, pour montrer finalement le côté aléatoire et ridicule de tout ça... Pourquoi ce seraient les femmes qui seraient à ce point aliénées et assujetties ?

D. A. — Ça fait penser à soixante huit d'une certaine façon, ces slogans qui disaient « nous sommes tous des juifs allemands ». Ce qui est intéressant dans l'abord lacanien, c'est que le féminin n'est pas toujours chez les femmes, chez lesdites femmes, c'est aussi tout ce qui est illimité ou qui déborde, c'est l'Autre, ça peut être l'étranger, le migrant...

M.-H. B. — Dans ces pays, il y a une grande intolérance par rapport à l’homosexualité, puisque la religion islamique met cela au ban, et les hommes sont toujours sommés d’être des hommes, des vrais, ce qui effectivement permet de répartir très clairement les deux sexes. Il y a cette photo qui est parue sur Twitter – mais aussi dans la presse – ; c’est Anton Struve qui suit le combat de ces femmes tous les mercredis et qui a mis cette photo où un homme s’est fait photographier la tête couverte d’un voile rouge à côté d’une femme qui, elle, est dévoilée. J’ai trouvé cela frappant parce que là, ça bat en brèche ce mythe de la virilité qui vaut en soit et, en regard, des femmes qui seraient assujetties et contraintes à se dissimuler, parce que la théorie qui est en vigueur en Iran chez les mollahs, c’est que les femmes doivent se voiler parce que sinon leur magnifique chevelure excite les hommes !

D. A. — C’est un peu l’idée que la jouissance féminine déborde et attire vers autre chose, effectivement. La séduction c’est ça, sortir du chemin. *Seducere*, c’est sortir du chemin.

M.-H. B. — Sortir du chemin, c’est amusant parce qu’elles ont, en même temps, les femmes iraniennes, des combats qui consistent à vouloir assister aux matchs de foot, c’est leur combat actuel. Il a fallu qu’une se sacrifie – une jeune fille s’est immolée parce qu’on l’en avait empêchée – pour que cette liberté leur soit tolérée, et maintenant elles ont le droit d’accéder aux stades. C’est assister aux matchs de foot comme les mecs.

D. A. — C’est ça, c’est un combat par lequel elles veulent se faire égales aux hommes.

M.-H. B. — Et l’actrice Golshifteh Farahani – qui a émigré d’Iran en France et qui s’est établie ici – raconte comment à un certain moment, pour être libre, elle s’était quasiment rasé la tête pour s’habiller en garçon... Elle avait pu conquérir sa liberté et se balader partout librement, parce qu’elle pouvait se présenter comme étant un jeune homme et non pas une jeune fille.

D. A. — Il y a beaucoup d’histoires comme ça. Il y a eu ce film magnifique, *Mustang*, de la réalisatrice franco-turque Deniz Gamze Ergüven, qui a reçu quatre César. Dans ce film, cinq sœurs sont enfermées dans la maison par la famille parce qu’elles jouaient avec des garçons dans l’eau.

M.-H. B. — Le film commence par cette scène où elles sont montées à califourchon sur les épaules des garçons en sortant de l’école, et elles sont considérées comme ayant fait quelque chose de sexuel...

D. A. — Parce qu’elles se frottent contre la nuque des garçons, elles sont enfermées comme on a souvent voulu le faire avec la jouissance féminine, on a voulu les enfermer dans une maison, avec des grillages pour qu’elles ne puissent pas sortir...

M.-H. B. — Avec un oncle violeur.

D. A. — C’est ça, lui qui se présente comme le défenseur de l’ordre familial sans tache, viole l’une de ses nièces.

M.-H. B. — Et la réalisatrice de ce film est franco-iranienne...

D. A. — Oui, c’est une personne très intéressante. On voit bien que les femmes plongent leurs racines dans la jouissance, une jouissance Autre, une jouissance absolue où il n’y a pas de limites.

M.-H. B. — Finalement Golshifteh Farahani a poussé la provocation jusqu'à se faire photographier nue et faire la couverture d'un journal artistique qui s'appelle *Égoïste*, puis d'autres journaux de cinéma... Évidemment les mollahs lui ont immédiatement pris son passeport et elle n'a jamais pu rentrer en Iran, ça doit faire une douzaine d'années qu'elle n'a pas revu sa famille.

D. A. — C'est quand même une chance qu'on la laisse dehors sans qu'on veuille l'enfermer...

M.-H. B. — Maintenant elle a la nationalité française. Mais bon, l'exil est toujours quelque chose de douloureux, surtout quand il est forcé.

D. A. — Nous sommes un peu tous des exilés, d'une certaine façon, comme le dit Lacan. La jouissance féminine est une jouissance exilée.

M.-H. B. — Tout à fait.

D. A. — Merci beaucoup, Marie-Hélène !